

~~Nous étions~~

~~tellement~~

fières d'être

Michelle Guillot - Denise Thémines

cheminotes

Récits

~~dans un monde~~

~~d'hommes~~



ateliers  
henry dougier

FIÈRES  
D'ÊTRE  
CHEMINOTES

Michelle Guillot  
Denise Thémines

**De Nice à Saintes  
avec la SNCF**

Michelle Guillot

*Ce texte a reçu en 2018  
le premier prix du Concours autobiographique  
SNCF 80 ans, catégorie « Mémoires »*

## Les années noires

Je suis née le 28 décembre 1938 à Nice où mon père travaillait aux ateliers de la SNCF après avoir débuté comme apprenti ajusteur à Marseille-Blancarde. Il avait conservé son « chef-d'œuvre », un parallélépipède rectangle de métal formé de deux morceaux à la découpe invraisemblable mais qui s'emboîtaient parfaitement. Il me l'avait montré, m'expliquant le peu d'outils dont ces jeunes disposaient pour la réalisation de ce sésame qui leur ouvrait les portes de l'entreprise. J'étais très admirative et intéressée par les propos paternels.

9

Maman, qui ne travaillait pas, s'occupait de nous avec amour, malgré les restrictions qu'entraînaient la guerre et les difficultés quotidiennes pour trouver de la nourriture. J'ai le souvenir très précis du jour où mon père, revenant du travail à bicyclette, me tendit sa « gamelle » en me disant : « Va porter ça à maman. »

« Ça », c'était un peu de ragoût que la cantine distribuait aux agents lorsqu'il en restait.

Je devais avoir quatre ans, le sol était inégal, j'ai trébuché et le précieux contenu s'est répandu sur l'allée du jardin. J'ai alors vu ma pauvre mère, munie d'une cuillère et d'une assiette, ramasser avec précaution quelques rondelles de carottes et morceaux de pommes de terre parmi les gravillons. Quelle époque !

Il arrivait aussi que mon père rapporte quelques poissons séchés qu'il fallait faire tremper dans l'eau tant ils étaient

salés mais, alors, ils se désagrégeaient et n'étaient consommables qu'à la cuillère !

1944 arrivait et la guerre n'en finissait toujours pas ! À bout de ressources physiques et psychologiques, maman rêvait de venir en Saintonge où habitaient ses parents, dans une petite ferme avec trois vaches, des poules, un cochon et quelques terres où poussaient fruits et légumes dont nous avons oublié le goût depuis longtemps.

C'est ainsi que papa qui était au PLM (Paris-Lyon-Méditerranée) dut démissionner pour être réincorporé aussitôt à l'Ouest, puisque c'étaient à l'époque des réseaux bien distincts. Il obtint ainsi un poste à Niort : visiteur de gare, mais il lui fut bien précisé qu'il ne pourrait jamais à l'avenir obtenir une mutation en sens inverse.

10

Le voyage Nice-Niort fut épique, avec des arrêts multiples et quantité de contrôles de tous ordres. Dès notre arrivée à Bordeaux, après des heures de trajet et la faim au ventre, mon père nous emmena au buffet. Là, maman donna tous ses tickets de rationnement au serveur en lui demandant s'il pouvait nous donner quelque chose à manger. Il parut très surpris et questionna : « Mais pourquoi n'avez-vous pas utilisé vos tickets ? Vous avez encore ceux du mois dernier ! »

Très lasse, ma mère répondit : « D'où l'on vient, avec ou sans tickets, il n'y a rien à manger. »

Alors l'homme s'empressa et, miracle, apporta de la viande, des légumes, et même du beurre dans du papier sulfurisé en disant : « Ce sera pour la petite. »

J'avais cinq ans, je n'en avais jamais vu.

Papa trouva une maison à louer à Saint-Florent-lès-Niort et intégra son poste en gare.

Quelques jours plus tard, après réception des meubles qui avaient suivi en « marchandises », une nouvelle vie sembla s'organiser, malgré les alertes pendant lesquelles il fallait vite courir se mettre aux abris.

Enfin survint la dernière étape de l'aventure : il s'agissait de rejoindre mes grands-parents maternels qui étaient à la campagne à une quarantaine de kilomètres de Niort. Les trains locaux ne fonctionnant pas, papa prit la décision de mettre sa « couvée » à l'abri par le seul moyen dont il disposait, n'ayant pas de voiture : son vélo.

C'est ainsi qu'il attela à sa bicyclette une remorque de sa fabrication dans laquelle ma mère entassa un peu de linge et de vêtements, deux bouteilles d'eau, quelques biscuits, les trousseaux de toilette, et nous sommes partis, comme tant d'autres, sur la route de l'exode, celle de Saint-Jean-d'Angély en l'occurrence.

Maman descendait dans les montées dès que mon père mettait pied à terre. Moi-même je marchais de temps en temps, inconsciente de la fatigue de mon père, de leur peur, de leurs angoisses, jusqu'au premier grondement sourd annonciateur d'avions qui nous précipitait dans le fossé avec d'autres compagnons d'infortune.

À chaque fois que cela se produisait et que nous étions tapis dans l'herbe, papa protégeait nos têtes de ses bras puissants en nous serrant tendrement.

Longtemps après, alors que le jour déclinait, ma mère me dit, en désignant au loin un point lumineux : « Regarde, Michelle, la lumière là-bas, c'est la maison de ta grand-mère. »

Quelques minutes plus tard, au milieu d'embrassades, de larmes et de rires, je fis la connaissance de mes grands-parents. Mémé décrocha le pot de la cheminée, le posa sur la grande table de bois, ainsi qu'une miche de pain énorme, puis disposa autour de grosses assiettes à calotte et, à la lueur du feu de bois, je vis dans le regard de mon père son bonheur d'avoir atteint le but qu'il s'était fixé, nous mettre en sécurité.

Fourbu mais heureux, il fut le premier à s'endormir et repartit le lendemain matin dans le même équipage pour aller reprendre son service. Comme je ne l'avais pas vu et le réclamais, ma mère m'assura qu'il m'avait bien embrassée pendant que je dormais et, tandis que le chien de la ferme venait me renifler, j'entendis : « Pauvre papa qui est tout seul sur sa route ! »

Ce à quoi ma grand-mère répondit : « Il est encore mieux là qu'à la guerre, heureusement qu'il fait partie des "requis". »

Je ne savais pas de quoi il s'agissait mais j'ai compris qu'on ne me le prendrait pas.

## L'enfance heureuse

La guerre finie, la vie a repris un cours normal. Maman, qui était toute maigre, reprenait du poids, alors papa était content. Moi j'avais six ans et j'allais à la petite école avec beaucoup de plaisir.

Les trains recommencèrent à circuler en temps et en heure et, comme notre maison se trouvait au pied du remblai ferroviaire, ils étaient une indication précieuse. Par exemple, le soir, en tendant l'oreille, maman me grondait : « Tiens, le train de Paris qui passe. Tu devrais être couchée, à onze heures moins vingt ! » Ce à quoi rituellement mon papa répondait : « Allons maman, vingt-deux heures quarante ! » Et ils partaient tous les deux d'un éclat de rire complice.

13

Lorsque les grandes vacances scolaires arrivèrent, mon père, ayant promis de participer à la moisson de Saint-Léger, eut ses congés à cette époque-là. Nous sommes donc partis tous les trois par le train de Niort à Saint-Jean-d'Angély, puis par le car jusqu'à Aulnay-de-Saintonge, en faisant quelques kilomètres à pied pour finir.

J'ai conservé le souvenir intact du trajet en train. Les banquettes et leurs têtes étaient de bois peint d'un vert d'eau très doux (en troisième classe). Au milieu de la voiture, la disposition des sièges qui se faisaient face avait permis l'installation d'un poêle posé sur une large plaque métallique et flanqué d'un seau à charbon muni d'un tisonnier. Je me souviens que ces rames désuètes aux yeux de mon père l'amusèrent beaucoup et nous étions très heureux de pouvoir voyager gratuitement.

Lors du contrôle papa présentait sa carte et maman nos permis mauves, pour elle et moi.

Quelquefois les mêmes facilités de circulation apparaissaient chez d'autres voyageurs et les cheminots, se reconnaissant entre eux, n'hésitaient pas à engager la conversation, se tutoyant comme de vieilles connaissances.

Mais quelle était donc cette force mystérieuse qui attirait l'un vers l'autre ces inconnus ? Sans aucun doute ce sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand qu'eux, qui les dépassait, d'être un des maillons de l'immense chaîne, un des multiples rouages d'une magnifique machine, aux structures inébranlables, dont ils faisaient partie et qui leur appartenait.

« Moi, je suis à la voie, je fais le protecteur. Faut faire attention parce que les copains comptent sur moi. Et toi tu es où ?  
— À la gare de Niort, visiteur. »

Quelquefois, je l'avais remarqué, sa voix se voilait et il ajoutait : « Avant la guerre j'étais à Nice au PLM. — Ben, vieux, ça a dû te changer ! »

Bien sûr, pauvre cher homme, que ça l'avait changé : travail, famille, climat, désormais rien ne serait jamais plus comme avant, mais heureusement il y avait le train qui permettait de voyager, de retrouver les siens, et nous l'avons « consommé », notre train !

C'est ainsi que les trajets à Marseille chez mes grands-parents paternels se sont multipliés à souhait. Généralement nous y allions pour Noël, maman et moi, et papa nous y retrouvait plus tard lorsqu'il avait ses congés.

Le départ de Niort était vers 15 heures, c'était ce qu'on appelait une micheline, qui allait jusqu'à Bordeaux. Il y avait

là un peu d'attente mais on en était récompensés par l'arrivée d'un « vrai train », comme disait ma mère, qui nous emportait jusqu'au bout de la nuit à Marseille.

Quelquefois nous partions de Niort par grand froid et, lorsque ma mère me réveillait le lendemain pour me montrer la mer, le soleil resplendissait. Je retrouvais la grande bleue, toujours aussi émerveillée de cet azur, en comparaison de la Sèvre niortaise aux couleurs de l'émeraude.

Plus loin, les tuyères de Fos qui brûlaient leur gaz illuminaient l'espace et dégageaient une puissance qui me donnait la mesure de cette cité industrielle.

Après quelques gorgées d'un café au lait conservé tiède dans une bouteille Thermos, je dégourdissais mes jambes dans le couloir, en attendant avec impatience de retrouver mes cousins au pied des marches du bel escalier de Marseille-Saint-Charles.

# **Mes premiers pas à la SNCF**

Denise Thémines

*Ce texte a reçu en 2018  
le premier prix du Concours autobiographique  
SNCF 80 ans, catégorie « Récits »*

Le lundi 21 juillet 1969 à 3 h 56 le premier homme mettait un pied sur la Lune et moi, à 7 h 50, je franchissais la porte du 88, rue Saint-Lazare, à Paris, siège de la SNCF : le fameux « 88 » comme tout le personnel le nommait et qui, comme je l'appris plus tard, fut le siège de la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (PLM), qui avait elle-même remplacé l'École des ponts et chaussées.

\*\*\*

137

Ce lundi, trop en avance, j'attends face au porche monumental, un peu pompeux avec ses deux colonnes, ses deux anges rondouillards, son horloge aux bords ciselés, sa grille ouvragée. La solennité du porche, des immeubles et de la cour intérieure renforce l'importance des événements du jour. Mon entrée à la SNCF, l'alunissage, la fatigue due à ma veille télévisuelle me donnent le tournis jusqu'à me sentir investie d'une mission sans savoir l'identifier.

L'entrée, bien avant le plan Vigipirate, est gardée par un vigile. C'est l'époque où l'on craint non les terroristes mais les syndicalistes et les gauchistes, 1968 est tout proche.

Je montre ma convocation au planton, il m'indique avec moult gestes et détails mon parcours : « Vous montez

l'escalier, puis..., ensuite..., après..., enfin ce sera la deuxième porte à droite ! »

Dans la cour deux perrons : un en face, large, imposant, et un à droite, plus petit ; j'opte pour celui-là. Je n'ai pas monté trois marches qu'un homme en uniforme bleu vient à ma rencontre et me dit : « Ben mademoiselle ! Vous vous trompez, c'est l'escalier réservé aux directeurs, à leurs collaborateurs et à la direction du personnel ! Vous, pour la caisse générale, vous devez prendre l'escalier du milieu ! » Je balbutie des excuses et me dirige vers l'escalier central. À ce moment arrive une voiture, un chauffeur descend précipitamment et va ouvrir la porte arrière. Un homme en sort, une sacoche à la main. Je suis confuse et impressionnée.

138 Je ne sais pas qu'un jour je monterai par cet escalier, que je reverrai le même garçon de bureau, je le reconnaîtrai, lui, non !

Je me répète les indications du portier : « Traverser la grande salle, prendre à gauche, longer les caisses, monter au deuxième étage, prendre le couloir de gauche, tourner à droite... » Je crains de me tromper et d'être en retard. Je vois enfin le nom recherché sur une porte : « Monsieur A. » Je frappe timidement, j'entends un « Entrez ! » tonitruant. Un homme, casque de cheveux blancs sur la tête, belle prestance, yeux clairs, m'accueille. Je reste debout, lui va s'asseoir et m'interroge :

— Comment se fait-il qu'une fille comme vous veuille entrer à la SNCF ?

— À cause du service public, lui dis-je.

— Vous voulez un emploi stable à vie !

— Non, c'est pour le service public !

Je ne sais pas développer davantage, je sens ma voix trembler. Il conclut par un : « Bon, ben alors, bienvenue à la

Pour en savoir plus  
sur les ateliers henry dougier  
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)  
vous pouvez consulter notre site internet  
[www.ateliershenrydougier.com](http://www.ateliershenrydougier.com)



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier